

# Émin-Bey, Junker et Casati : (avec carte p. 32)

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **8 (1887)**

Heft 1

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-133102>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## ÉMIN-BEY, JUNKER ET CASATI.

(Avec carte p. 32.)

Plus de trois ans s'étaient écoulés sans que l'on eût reçu de lettres des trois Européens bloqués dans les régions du haut Nil par la révolte du Mahdi, lorsque, grâce à l'arrivée de Junker, l'un d'eux, à la station des missionnaires anglais de Msalala, au sud du Victoria Nyanza, des missives de lui et de ses deux compagnons encore retenus à Wadelai, au nord de l'Albert-Nyanza, sont parvenues à Zanzibar, puis au Caire au D<sup>r</sup> Schweinfurth, à Gotha aux *Mittheilungen*, à Berlin à la Société de géographie, à Londres au secrétaire de l'Antislavery Society, à Édimbourg au D<sup>r</sup> Felkin, à Milan au capitaine Camperio. Nous ne pouvons les reproduire toutes; d'ailleurs plusieurs d'entre elles ayant été écrites à la même date, renferment des répétitions; nous devons donc en résumer le contenu, en nous efforçant de présenter par ordre les faits qu'elles mentionnent, et qui ont ému l'Europe en faveur des explorateurs.

Qu'il nous soit permis auparavant, pour faire comprendre l'importance qu'il y a à ne pas les laisser sans secours, de rappeler, d'après un article du D<sup>r</sup> Felkin, publié dans le *Scottish geographical Magazine*, ce qu'Émin-bey avait su faire de la province dont l'administration lui avait été confiée.

En 1874 déjà, Gordon pacha, alors gouverneur des provinces égyptiennes équatoriales, l'en avait nommé médecin général. Pendant quatre ans, il remplit ses fonctions consciencieusement; à côté de cela, Gordon, qui avait pu constater combien il était habile à traiter avec les indigènes, le chargea de trois missions diplomatiques: deux dans l'Ou-Ganda, et une dans l'Ou-Nyoro; malgré de grandes difficultés inhérentes à ces missions, Émin effendi, — c'était le titre qu'il portait alors, — s'en acquitta d'une manière très satisfaisante. En 1878 Gordon, devenu gouverneur général de tout le Soudan, l'éleva au rang de bey et le nomma gouverneur de l'Égypte équatoriale. Lorsqu'il prit en mains les rênes du gouvernement, les seuls districts où régnaient la paix et la sécurité étaient une bande de territoire le long du Nil, de Lado au lac Albert, et le district de Chouli à l'est du Nil. En moins de deux ans il avait reconstruit les stations égyptiennes détruites auparavant; toute sa province, presque aussi étendue que l'Europe<sup>1</sup>, avait été rendue à

<sup>1</sup> Les limites du territoire qu'Émin-bey conserve encore à l'Égypte s'étendent

l'ordre et à la paix, et les stations, au nombre de quarante, étaient reliées par des communications postales hebdomadaires. Avant 1878, le déficit dans l'administration de la province était de 950,000 fr. par an; trois ans plus tard, Émin-bey obtenait un boni de 200,000 fr. sans taxes exagérées, mais simplement par une stricte économie, et par la suppression des abus existants. En outre, il avait appris aux indigènes à travailler volontairement; des routes avaient été construites, des wagons fabriqués, et des bœufs dressés au joug; les natifs avaient été instruits à tisser, à cultiver le coton, le café, le riz, l'indigo; le froment avait été introduit dans le pays. A côté des soins du gouvernement, Émin-bey avait trouvé le temps de travailler au relèvement physique de ses administrés. Dès l'aube, quand il était à Lado, on pouvait le voir à son hôpital faisant des ordonnances pour ses nombreux malades, ou occupé à des opérations. Et le soir, au lieu de goûter un repos bien mérité, on l'eût trouvé écrivant, à la lumière de chandelles faites par lui, des rapports sur divers sujets scientifiques.

Pendant les trois dernières années, cet homme distingué a été complètement coupé de toutes communications avec le monde civilisé. Il a été attaqué à réitérées fois par les partisans du Mahdi; ses soldats ont été complètement privés de vêtements, et réduits à une telle disette de provisions alimentaires qu'ils durent ronger leurs propres chaussures pour apaiser les tortures de la faim; et cependant ils ont supporté ces tourments sans murmures, et conservé la paix à la province, encouragés dans leurs efforts héroïques par l'exemple de leur gouverneur.

Avant que les communications avec le Soudan fussent coupées, Émin-bey fit, en 1882, un voyage à Khartoum, pour avertir le gouvernement des difficultés sérieuses qu'il prévoyait, et pour recevoir des instructions sur ce qu'il aurait à faire quant à l'avenir de sa province. On lui ordonna de retourner à son poste, de développer les ressources de l'Égypte équatoriale, en lui reprochant d'exagérer la gravité de la situation, et l'on refusa ses offres de traiter personnellement avec le Mahdi, pour chercher à établir un *modus vivendi* entre les deux partis belligérants. Le 15 juin 1882 il repartit de Khartoum, et depuis ce jour-là jusqu'au 16 mars 1883, il ne reçut du Soudan aucune communi-

du 9° lat. N. en longeant le Nil jusqu'à Lado, puis à l'ouest, un point à 240 kilom. de cette ville, de là une ligne s'infléchissant vers l'extrémité méridionale du lac Albert, la côte Est de ce lac lui-même, le Nil Victoria et une ligne tirée de Foweira au 35° long. Est qui forme la limite orientale.

cation ; aucun steamer chargé de provisions ne lui fut envoyé, soit que le gouverneur de Khartoum le négligeât complètement, soit qu'il fût persuadé que tout allait bien dans l'Égypte équatoriale.

Abordons maintenant l'exposé des faits tels qu'ils ressortent des lettres mentionnées plus haut.

Les plus anciennes sont d'Émin-bey et de Casati, de la fin de l'année 1885 ; elles ont dû être remises au D<sup>r</sup> Junker le 2 janvier 1886, au moment où il quittait Wadelaï, pour tenter de revenir par le sud et Zanzibar. Nous regrettons de n'avoir, par le *Compte rendu* de la Société de géographie de Paris, qu'une allusion à une lettre d'Émin-bey, parvenue en juillet dernier au consulat de France à Zanzibar par l'intermédiaire de M<sup>sr</sup> Livinhac, qui l'avait reçue d'un noir ; elle datait de plus de deux ans. Déjà alors Émin-bey demandait du secours à l'Égypte et exprimait le désir que sa lettre fût transmise à S. A. le khédivé ; elle a été expédiée au consul général de France au Caire.

Le steamer *Ismailia*, parti en juillet 1883 de Khartoum pour le Bahr-el-Ghazal, et qui au retour, en janvier 1884, n'échappa qu'avec peine aux partisans du Mahdi, avait apporté les dernières lettres du D<sup>r</sup> Junker, en même temps que la nouvelle qu'Émin-bey était alors dans le pays des Mombouttous<sup>1</sup> ; il y a fait des collections de zoologie. Mais bientôt la révolte du Mahdi le rappela à Lado, chef-lieu de la province dont il avait l'administration. Dans les premiers mois de 1884, Lupton-bey, gouverneur de la province du Bahr-el-Ghazal, fut attaqué par les troupes du Mahdi venant du Kordofan, et, trahi par ses gens, il dut se rendre au chef Keremellah, qui l'envoya comme prisonnier à Omdurman, où, d'après des renseignements venus de Dongola, il se trouvait encore dans l'été de 1886.

A la même époque, Émin-bey reçut une lettre de Mohamed-Hamed, lui enjoignant de se rendre et de cesser ses fonctions. Les Danaglas désertèrent en masse avec leur commandant, chef du district de Makaraka, et emportèrent avec eux les armes et les munitions des magasins du gouvernement égyptien. Malgré cela Émin-bey se décida à résister, et les braves soldats soudanais, après s'être vaillamment défendus à Amadi, à cinq jours de marche au N.-O. de Lado, contre les assaillants danaglas et noirs du Bahr-el-Ghazal sous le commandement de Keremellah, affaiblis par la famine, exténués par dix-neuf jours de privations, aimèrent mieux tenter de s'ouvrir les armes à la main

<sup>1</sup> Voy. la carte, IV<sup>e</sup> année, p. 116.

un passage au travers du cercle de fer qui les entourait plutôt que de se rendre ; un grand nombre d'entre eux purent se retirer dans le Makaraka. De là ils attaquèrent les troupes de Keremellah et leurs alliés noirs, et leur infligèrent à Rimo, en avril 1885, une défaite sanglante, après laquelle les vaincus s'éloignèrent du Makaraka et d'Amadi dans la direction du nord.

Mais les troupes du gouvernement étaient épuisées ; elles avaient subi de grandes pertes en hommes, en armes et en munitions ; en outre les magasins étaient vides. Il fallait renoncer à se défendre à Lado et se retrancher derrière une ligne fortifiée, où l'on pût trouver le nécessaire pour l'entretien des troupes. Le siège du gouvernement fut transporté à Wadelai<sup>1</sup> et les stations de Lado, Regaf, Bedden, Kirri, Mugi, Laboré, Dufilé et Fatiko ne furent occupées que temporairement. Casati qui avait pu rejoindre Émin-bey avant que la guerre eût coupé les communications avec le pays des Mombouttous, suivit le gouverneur à Wadelai ; Junker fit de même, mais la position de ce dernier poste étant devenue précaire, il se retira auprès du chef Anfina chez lequel il vécut un certain temps ; il avait malheureusement perdu ses collections ; en revanche ses travaux géographiques ont pu être sauvés, ainsi que ceux de Casati.

De Lado une expédition fut encore envoyée à Bor, et de là, le long du fleuve, dans la direction de Fashoda ; mais elle fut presque anéantie par les Dinkas qui en dispersèrent les restes ; ils avaient déjà, une année auparavant, surpris et massacré la garnison de Bor. Les troupes du gouverneur furent encore affaiblies par la désertion des Besinger après la bataille d'Amadi. En outre les indigènes qui, sous l'administration égyptienne avaient vu continuer le système des exactions, et n'attendaient qu'une occasion pour se venger, s'allièrent aux Danaglas contre les troupes du gouvernement, et continuèrent les hostilités contre elles, même après le départ des Danaglas. Bientôt les Bari, unis aux Dinkas, aux Chir et à d'autres nègres, marchèrent contre Lado, Gondokoro et Regaf. Ce dernier poste repoussa les ennemis, mais au 31 décembre

<sup>1</sup> De Lado à Wadelai le trajet n'est pas long : un steamer conduit de Lado à Bedden en deux jours ; à Bedden il y a un portage, puis un nouveau steamer vous transporte à Kirri en moins d'un jour. De Kirri à Dufilé il y a deux jours et demi de marche, et de Dufilé à Wadelai un troisième steamer met deux jours ou un peu plus, selon la quantité disponible de combustible. De Lado on peut donc remonter à Wadelai en huit jours ; la descente de Wadelai à Lado s'effectue en six jours.

1885, date de plusieurs des lettres de Wadelaï, on ignorait ce qui se passait à Lado et à Gondokoro. Émin-bey sait qu'il n'y a point de secours à attendre du côté du nord ; toutefois il dispose encore de deux vapeurs, capables de remonter de Dufilé au lac Albert, avec lesquels il pourrait au besoin rendre de grands services à une expédition qui, venant de Zanzibar, réussirait à atteindre l'extrémité de ce lac. Pendant qu'il était encore à Lado, il a fait régulièrement des observations météorologiques, avec indication des quantités de pluie tombée durant cette époque, ainsi que des altitudes ; il a continué à recueillir des données analogues depuis son établissement à Wadelaï. Dans sa lettre du 31 décembre 1885 aux *Mittheilungen* de Gotha, il annonçait que la saison des pluies était passée, et qu'il ignorait si le retour de la saison sèche ne serait pas l'occasion de nouvelles attaques des troupes du Bahr-el-Ghazal. D'autre part il se louait beaucoup de ceux des indigènes qui lui étaient restés fidèles. « Si j'avais jamais eu, » dit-il, « le moindre doute sur la capacité des nègres, le temps que j'ai passé avec eux l'aurait complètement dissipé ; il m'a appris que la race noire ne le cède en capacité à aucune autre, et qu'elle l'emporte sur beaucoup d'autres en dévouement. »

D'après deux lettres du Dr Schweinfurth, du Caire, au Dr Peters, président de la Société de colonisation de l'Afrique orientale, Junker, à son passage chez Kabréga, roi de l'Ou-Nyoro, doit avoir vu une lettre de Nubar pacha à Émin-bey, relevant celui-ci de ses fonctions de gouverneur de l'Égypte équatoriale et l'engageant à chercher à ramener ses troupes par la voie de Zanzibar. Mais il a encore sous ses ordres 2000 soldats ; ceux d'entre eux qui appartiennent au Soudan ne se laisseront pas facilement persuader de prendre la route de Zanzibar ; en outre comment entretenir en route une pareille troupe ?

Tandis qu'Émin-bey était complètement délaissé par son gouvernement, il obtenait de Kabréga des secours précieux. « Je n'ai que de sincères éloges à lui donner, » écrit-il à M. Allen, secrétaire de l'Antislavery Society ; « à ma prière, il m'a envoyé deux fois des hommes, et grâce à sa bienveillance, j'ai pu acheter une petite quantité d'étoffes pour en distribuer à mes troupes. Dans ce cas encore, le nègre s'est montré un allié bon et solide ; il m'a gardé un fidèle souvenir, il est venu avec empressement en aide à son ancien ami et m'a offert son hospitalité et son secours. »

Nous avons déjà dit que ce fut le 2 janvier 1886 que Junker quitta Wadelaï, porteur des lettres d'Émin-bey et de Casati, d'où nous avons

extrait les renseignements qui précèdent. Il se dirigea d'abord sur l'Ou-Nyoro, où il s'arrêta auprès de Kabrégâ, et d'où il envoya au consul général allemand, à Zanzibar, une première lettre datée du 11 février, qui malheureusement n'arriva pas plus tôt à sa destination qu'une seconde missive, datée de Msalala le 16 août, après son séjour dans l'Ou-Ganda où il arrivait à la fin de mai. Il chercha à y acheter pour 7500 fr. d'étoffes pour les hommes d'Émin-bey, et obtint de Mwanga la promesse que les colis seraient envoyés au gouverneur égyptien, mais il dut partir avant que l'expédition eût été faite. Ce qu'il avait vu dans l'Ou-Ganda — c'était le moment où le roi persécutait ses sujets chrétiens — lui arracha, contre Mwanga, un cri d'indignation, qui se retrouve non seulement dans sa lettre au consul allemand, mais encore dans une autre à Schweinfurth : « Échappé des griffes de Mwanga, je me trouve ici (Msalala), depuis ce matin (16 août), et je profite du dernier courrier qui part de la station pour la côte. Quarante porteurs et quelques Zanzibarites ont été engagés et j'espère pouvoir continuer mon voyage, d'ici à quelques jours, à Uyui et de là à Bagamoyo. Serait-il donc croyable que jamais rien ne sera fait pour ces malheureuses provinces de l'Équateur ! Écrivez, écrivez toujours pour ouvrir les yeux à tout le monde. Je me hâte pour faire mon possible. Il faut absolument qu'Émin-bey reçoive des renforts. Je lui ai procuré, dans l'Ou-Ganda, pour 2000 talaris de cotonnades, mais, même à cette occasion, le roi Mwanga élevait les plus grandes difficultés. Malgré ses promesses que l'expédition de ces marchandises dans l'Ou-Nyoro devait s'effectuer par l'entremise d'un certain Mohamed Biri, que j'avais engagé à cet effet, j'ai dû partir sans les avoir vues en route pour le nord. Ce serait une honte éternelle si l'Europe ne tentait aucune démarche. Veuillez agir dans ce sens. La corde à Mwanga et à ses complices ! Délivrance pour l'Ou-Ganda ! Des secours à Émin-bey et reprise de possession de ces provinces ! Ce n'est que dans cet espoir que je tente mon retour en Europe ! »

Schweinfurth, qui connaît Junker mieux que personne, en donnant la plus grande publicité à cet appel, ajoute que jamais l'explorateur russe n'aurait quitté Émin-bey s'il n'avait espéré pouvoir, à son retour, agir avec succès, en faveur de la délivrance de son ami. D'après une lettre de Casati, du 17 juillet, de la résidence de Kabrégâ, publiée dans un supplément de l'*Esplorazione commerciale* de Milan, cet explorateur aurait aussi été envoyé par Émin-bey en mission dans l'Ou-Nyoro.

Quant aux routes que pourrait prendre une expédition envoyée au secours d'Émin-bey et de Casati, il s'en présente plusieurs, sur lesquelles

le D<sup>r</sup> Felkin, qui a voyagé dans cette partie de l'Afrique, comme médecin missionnaire attaché à l'œuvre de l'Ou-Ganda, exprime les opinions suivantes.

La route qui, partant de Zanzibar, conduirait à travers le pays des Masai et atteindrait le Nil vis-à-vis de Wadelai, serait directe, mais on y rencontrerait des difficultés insurmontables, soit de la part des Masai dont il faudrait traverser le territoire avec une forte caravane, soit de celle des Wa-Ganda qui entendraient parler de l'expédition et essaieraient de l'arrêter, soit enfin de celle des tribus des Ou-Meïro et des Longo chez lesquelles il faudrait s'ouvrir un passage. C'est cependant la route proposée par Thomson, qui a offert de conduire une caravane de 400 porteurs, avec 50 ou 70 chameaux et ânes, par le chemin qu'il prit en 1883, pour aller de la mer à l'extrémité NE. du Victoria-Nyanza <sup>1</sup>. C'est, dit-il, la route la plus courte, la plus salubre ; le pays ne présente pas de difficultés topographiques ; le climat convient parfaitement aux ânes et aux chameaux. Il faudrait organiser au plus tôt la caravane pour profiter de la saison favorable, et traverser ce pays en mars ou avril, époque où les provisions et l'eau sont le plus abondantes. « En trois mois, » écrit Thomson au D<sup>r</sup> Felkin, « une expédition peut être prête à partir ; elle peut atteindre le Kavirondo en trois autres mois, peut-être même en deux, puis au bout d'un nouveau mois le secours arriverait à Émin-bey. » C'est la route qu'avait prise le D<sup>r</sup> Fischer, dont l'expédition dut revenir à la côte sans avoir réussi ; mais peut-être l'insuccès ne fut-il dû qu'au fait que le D<sup>r</sup> Fischer, espérant pouvoir passer de Kagehi dans l'Ou-Ganda et l'Ou-Nyoro, n'avait pris avec lui que les marchandises d'échange bien reçues dans ces deux pays, et qu'elles ne lui furent d'aucune utilité dans les territoires à l'est du Victoria-Nyanza, où il fut obligé de s'engager après le refus de Mwanga de le laisser traverser l'Ou-Ganda.

Une autre route est celle dite de Stanley qui a offert gratuitement ses services au gouvernement anglais. Il est tout prêt à prendre le commandement d'une expédition, non militaire, de Zanzibar au Victoria-Nyanza, pour engager Mwanga à rouvrir les communications avec ses États, et à permettre à Émin-bey de traverser son territoire. Il compte que l'expédition mettrait de douze à dix-huit mois pour remplir sa mission <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voy. la Carte, VI<sup>e</sup> année, p. 64.

<sup>2</sup> A la dernière heure, le *Mouvement géographique*, de Bruxelles, nous apporte la nouvelle que lord Iddesleigh, ministre des affaires étrangères, a accepté l'offre



Une troisième route, proposée par M. H.-J. Wauters, serait celle de l'Arououimi, à 800 kilom. de Wadelaï, ou du Mobangi par lequel on arriverait en steamer jusqu'à un point qui ne serait plus qu'à 400 kilom. de Wadelaï. Mais combien de temps faudrait-il pour organiser l'expédition, pour remonter le fleuve et l'un ou l'autre de ses affluents, et pour traverser ensuite le pays des Nyams-Nyams ?

Enfin la quatrième route proposée par M. Felkin lui-même, celle qu'il estime la plus sûre, la plus rapide et la plus praticable, partirait de Zanzibar, pour aller directement à Nyagoma, d'où elle rejoindrait le lac Alexandra, pour tendre ensuite vers le Mouta Nzigué, dont elle suivrait la côte orientale, et se dirigerait enfin vers l'extrémité sud du lac Albert. Émin-bey prévenu par des messagers enverrait ses deux steamers à la rencontre de l'expédition.

Le numéro de décembre de la *Fortnightly Review* renferme un article de M. J.-T. Wills, intitulé : *Emin-bey, Gordon's Lieutenant*, dans lequel l'auteur, favorable à une expédition par la voie du Congo, fait sentir la nécessité de secourir Émin-bey en disant que si cet administrateur doit quitter sa province, ce seront les trafiquants d'esclaves qui s'en empareront ; les femmes et les enfants seront emmenés en esclavage, et les hommes seront passés au fil de l'épée, ou mourront (de la petite vérole probablement) en transportant de l'ivoire à la côte, liés sous le joug deux à deux comme des bœufs. Et il ajoute ces considérations qu'il nous paraît bon de reproduire, — de la justesse desquelles d'ailleurs nous ne nous portons nullement garants : — « L'œuvre de Baker, de Gordon et d'Émin-bey, dans l'Égypte équatoriale, n'est qu'une partie du grand drame africain de ce siècle, né de l'extension du trafic de l'ivoire et des esclaves d'une part, et des travaux de la philanthropie et de la civilisation européennes d'autre part, deux courants opposés qui se sont rencontrés au centre de l'Afrique. C'est la lutte du christianisme contre la religion de l'esclavage, des Européens contre les Arabes de demi-caste, pour le contrôle des destinées de l'Afrique. La suppression de la traite à sa source, et la civilisation du continent mystérieux en seront le résultat certain, quelque incertains que soient la longueur de la lutte, la con-

de Stanley ; les gouvernements anglais et égyptien concourront aux frais de l'expédition, qui sont estimés à 750,000 fr. — D'autre part, le *Evening Despatch* annonce que M. Mackinnon de Glasgow, un des directeurs de la British India steam Navigation Company, a offert de se charger de la plus grande partie des frais de l'équipement de l'expédition.

dition des malheureux indigènes et le nombre de ceux qui seront demeurés de reste à la fin de la lutte. Les abolitionnistes d'Angleterre l'ont commencée et continuée. Livingstone, Gordon et les autres principaux acteurs qui ont transporté le théâtre de l'action, des côtes d'Afrique à l'intérieur, sont nos héros nationaux. Il est trop tard pour dire que ces provinces du haut Nil ne nous concernent pas spécialement. C'est pour ne pas rendre au chasseur d'esclaves Zéber son pouvoir au Soudan, que Gordon a été sacrifié il y a deux ans. Pourquoi? parce que l'on craignait que la population de ces provinces ne pérît. En outre, toute issue pour échapper a été fermée à Gordon, au moment où il proposait de le faire, par un ordre du gouvernement britannique lui interdisant de remonter le Nil avec ses steamers pour rejoindre et renforcer Émin-bey. Et cela, parce qu'il avait télégraphié qu'il avait l'autorisation du roi des Belges de s'emparer de ces provinces pour ce dernier, de les gouverner et de les protéger depuis le Congo, et qu'il avait ajouté : « cela mettra fin à la traite. » Le gouvernement anglais fut jaloux de voir que la Belgique pût avoir l'honneur de compléter une grande œuvre que l'Angleterre avait commencée, à laquelle elle avait péniblement travaillé, et qu'elle avait pris l'habitude de considérer comme nationale. Il n'y a pas d'autre raison ou d'excuse pour cet ordre fatal et péremptoire que celle-ci, c'est que si l'œuvre anti-esclavagiste que nous avons si longtemps poursuivie sur le haut Nil devait être sauvée et continuée, l'Angleterre voulait avoir la gloire de l'achever elle-même. Après cela nous ne pouvons pas honorablement écarter comme une utopie philanthropique, un but pour lequel nous avons sacrifié, de propos délibéré, la vie d'un homme comme Gordon. Il n'y a pas de doute que s'il fût allé, avec cinq steamers chargés de provisions, au secours d'Émin-bey et de Lupton-bey en 1884, les deux provinces de l'Équateur et du Bahr-el-Ghazal n'eussent été sauvées et placées sous la juridiction du roi Léopold. »

D'après une lettre du 7 juillet, de Wadelai, au Dr Felkin, Émin-bey, obligé de constater qu'il ne peut attendre aucun secours de l'Égypte, espère que l'Angleterre se montrera fidèle à ses traditions d'humanité. La province qu'il administre est encore tranquille; les Bari ont cherché à y causer des troubles, mais l'ordre a été rétabli dans le district. Le gouverneur s'est livré à des travaux agricoles; des plantations de coton ont bien réussi, ce qui lui a permis de vêtir ses gens; il a aussi introduit l'art du cordonnier; ses hommes font eux-mêmes leur savon; ils ont maintenant du grain et de la viande, et du tabac en abondance. Il aurait besoin de plomb pour la chasse, d'arsenic et de soude pour

continuer ses préparations zoologiques. Il allait envoyer à Zanzibar des caisses contenant d'intéressants spécimens du pays des Momboutous et des Nyams-Nyams.

Il avait été jusqu'au lac Albert, avait fait le lever exact de la route de Wadelaï à Mahehi, de là, traversant le lac jusqu'à Kibiro, il avait fait l'ascension de la montagne, en avait mesuré la hauteur, et avait fait d'abondantes collections, puis, au retour, il avait relevé la route de Kibiro à Wadelaï. Il comptait achever son étude du lac Albert, au point de vue de la géographie, de la zoologie et de l'ethnographie.

Une dépêche de Zanzibar, du 4 décembre, annonce que Junker s'embarquera le 21 pour le Caire. D'après les dernières nouvelles qu'il a reçues d'Émin-bey, celui-ci a soumis les rebelles jusqu'à Lado, et a rétabli la navigation à vapeur sur le Nil jusqu'à cette station. Du Caire on écrit à la *Kölnische Zeitung*, que sir Ewelyn Baring et Nubar pacha sont maintenant décidés à appuyer financièrement une expédition égyptienne qui, de Zanzibar, se proposerait de délivrer Émin-bey. Les ordres à cet effet ont déjà été transmis à Zanzibar. Il faudrait organiser une caravane assez forte pour pouvoir, au besoin, triompher des obstacles que pourrait lui opposer le roi de l'Ou-Ganda. Une première somme de 10,000 Liv. sterl. serait employée à cette expédition. La *Gazette de Cologne* estime que nul ne serait plus capable de la diriger que le Dr Junker. De son côté, l'Italie s'élève en faveur de Casati; une souscription est ouverte pour recueillir la somme nécessaire à l'organisation d'une expédition italienne. Nous n'oublions pas celle que l'Autriche a déjà envoyée sous les ordres du Dr Lenz, laquelle se trouve, à l'heure qu'il est, dans la région du Tanganyika, en marche vers le Mouta Nzigué. Ce serait le plus court chemin pour gagner l'extrémité méridionale du lac Albert, d'où, par les deux vapeurs mentionnés plus haut, le Dr Lenz serait bien vite mis en communication avec Émin-bey et Casati. S'il n'y avait qu'eux à délivrer, on serait peut-être bien près du but, mais la question se complique des 2000 hommes de troupes au service d'Émin-bey. Quoi qu'il en soit, l'émotion qui s'est emparée de l'Autriche, de l'Égypte, de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Allemagne, et même de la Belgique, ne sera pas stérile, nous voulons l'espérer, et l'année 1887 ne se passera pas, s'il plaît à Dieu, sans que l'Europe ait vu revenir les trois explorateurs, rapportant les importants travaux que leur ont permis de faire les sept années passées dans ces régions, qui, semble-t-il, seront fermées à la civilisation peut-être pour longtemps.

---